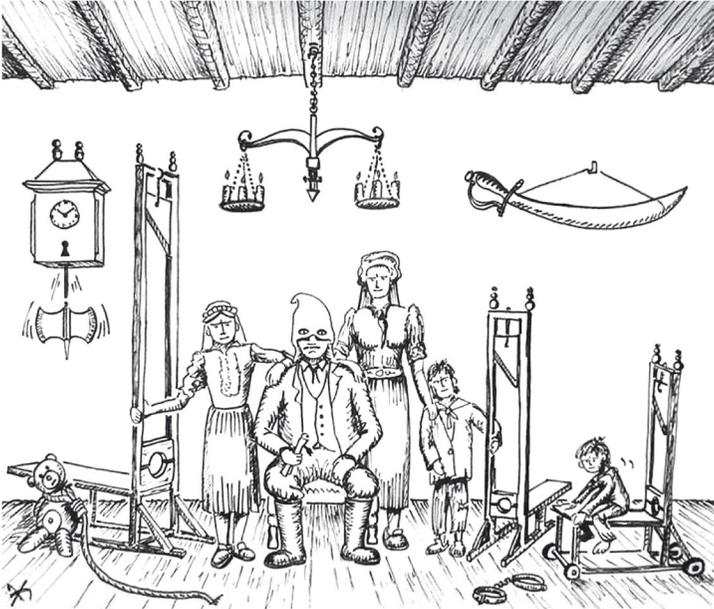


Gilles Marchal

# Bourreaux de travail

Tome 1  
Deux siècles de longs et boyaux sévices

R O M A N



société des  
écrivains



Gilles Marchal

# **Bourreaux de travail !**

Tome I

Deux siècles de longs et boyaux sévices

Société des Écrivains

Sur simple demande adressée à la Société des Écrivains,  
14, rue des Volontaires – 75015 Paris,  
vous recevrez gratuitement notre catalogue  
qui vous informera de nos dernières publications.

Texte intégral

© *Société des Écrivains, 2011*

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.





## Avant propos...

### **Tous « coupables »**

*Charles Henri Sanson qui sait de quoi il parle.*

De l'an de grâce 1688 jusqu'en 1847, les Sanson furent exécuteurs de père en fils et servirent avec constance, la Haute Justice de notre doux pays. Le premier, Charles Sanson, celle du Roi Soleil, alias Râ, Louis-Dieudonné XIV que l'affable de La Fontaine surnommait en privé : « Señor Météo ». Cinquante-quatre ans de règne que l'Histoire à paillettes dont nous sommes *empipolisés*, a fait avec beaucoup de générosité un grand monarque.

Charles Sanson deuxième du nom, celle du Régent Philippe d'Orléans, un CDD talentueux, diplomate et travailleur, qui a tenté et presque réussi à relever le pays du chaos, laissé par son oncle. On en a surtout retenu le côté bambocheur et partouzard. Charles Sanson II est le premier de la dynastie des exécuteurs, qui osa relever la tête face à la malédiction faite à sa corporation et songea à s'enrichir.

Jean-Baptiste Sanson troisième du nom, prit la relève et brandit le damas de justice sous le règne de Louis XV dit le « Bien-Aimé », ce curieux monarque, qui préférait le cul au culte, et qui mourût dans la haine de son peuple, après avoir envoyé quelques têtes innocentes rouler sur les échafauds. Jean-Baptiste Sanson qui aimait mieux le plumard que la plume, écrivît peu mais eût beaucoup d'enfants ; une jolie

portée de petits bourreaux qui officia un peu partout à travers le royaume.

Louis XVI bien malgré lui, fit de Charles Henri Sanson quatrième du nom, une vedette planétaire. Il est l'exécuteur qui inaugura la guillotine. « Louis Capet » fut certainement le roi le plus vulnérable de la dynastie des Bourbon, ses attermolements face à la montée révolutionnaire, ont fortement contribué à le faire « *éternuer dans le sac* ».

Henri Sanson cinquième du nom, guillotina d'abord comme stagiaire avec son père sous la Grande Terreur, puis sous Louis XVIII en alternance avec le franco-génois-corse, Napoléon Bonaparte, au gré des avatars politiques, puis sous Charles X.

Enfin Henri-Clément Sanson sixième et dernier de la famille, fut remercié sous Louis Philippe en 1847, après avoir gagé la « bécane » pour rembourser des dettes de jeu la veille d'une exécution. Henri-Clément Sanson, dernier homme de la lignée, rédigea les mémoires de la famille et s'éteignit en bon pèpère dans son lit en 1889, exactement un siècle après le début de la Révolution qui a accouché dans un bain de sang, de deux empereurs, de trois rois et d'une machine qui depuis deux siècles, colle à la peau du pays des Droits de l'homme ; la guillotine.

Il n'en reste pas moins que bien avant cet épisode funeste pour la monarchie, et pendant cent cinquante-neuf ans de père en fils, les Sanson, véritable fil rouge de ce périple, ont mis en scène pour une unique représentation, plusieurs milliers de nos concitoyens. Voici leur histoire...

## Bou... quoi ?

*« Il est certain que plusieurs fiefs ont été possédés,  
à charge de fournir au suzerain un pend-larron ;  
il est certain aussi que Borel est un nom propre  
ou plutôt un surnom très ancien. »*

Citation d'Orderic Vital

Malgré de laborieuses et longues recherches, l'origine du mot bourreau s'est perdue à jamais dans les méandres aléatoires de l'onomastique. Après tout, qu'il vînt du latin *boia* ou *boja*, ce qui signifie carcan, de l'espagnol ancien *borerro*, d'où le célèbre *borerro* de Ravel, voire d'un improbable idiome, n'améliora guère le sort des condamnés passés entre ses mains. Parmi toutes les conjectures plus au moins fantasques, arrêtons-nous sur une hypothèse galante qui débute au XIII<sup>e</sup> siècle, comme un conte de fée.

Il était une fois en l'an 1260, un doux seigneur dont les terres étaient infestées de brigands. Le brave suzerain, excédé par la mise à sac de ses gens de ses récoltes et de son gibier, fit venir en son château pour souper et y tenir conseil, un bidon devin et quelques paysans.

Au menu donc, « faux mage et des serfs ». Après de longues palabres, une décision fut prise. Le seigneur manda un clerc nommé Jacques Borrel et lui mit le marché en main :

— Si tu me débarrasses de tous les malandrins du canton, je te donne ma fille Frédégonde en mariage. Qu'en dis-tu, mon p'tit Borrel ?

— Ah ! Mon doux Sire, Je vous supplie de me permettre de regagner le plat pays qui est le mien. Sauf votre respect et si vous me passez l'expression, Damoiselle votre fille est un tel tombereau, que je préférerais que vous m'empalassiez sur le champ plutôt que l'espousailler !

— Point ne puis-je t'en vouloir, fidèle Borrel, il est vrai que ma descendance est une mocheté, cela fait vingt-cinq printemps que j'essaye de la caser sans succès. Alors que veux-tu donc ? Que je te prête ma chaste épouse, que tous les vilains du comté tronchaillent dans mes écuries ?

— Dieu m'est témoin, jamais n'oserais-je vous encornail-ler Mon Seigneur par de telles vilénies, en revanche si j'osais, votre domaine de Bellecombe me siérait fort... est-ce là trop demander ?

— Tope là camarade, mais avant d'emménager, rends-moi le double des clés de la ceinture de chasteté de ma femme celé dans ton aumônière, méchant coquin et pendouille-moi cette racaille !

Ce qui fût fait...

Ce nom de Borrel qui mettait à mort ses contemporains, se serait ensuite répandu dans tout le royaume. Ce n'est toute-fois qu'au XIV<sup>e</sup> siècle, sous le règne de Charles V le Sage, qu'il prit le titre officiel de « Maître des Hautes Œuvres » puis celui « d'Exécuteur de la Haute Justice et Exécuteur des jugements et sentences. »

Le Roi de France Charles V, ayant quitté le Palais Royal pour l'Hôtel Saint Pôl, y avait laissé son administration et nommé un Concierge. C'est avec ce haut personnage de l'État que débute l'Histoire de la Conciergerie et de sa case prison-justice-sentences.

Quelques mots sur ce Valois Direct. Charles V était le fils aîné de Jean II le Bon, lequel avait épousé Bonne de Luxem-bourg. C'est le petit Charles qui a régenté le royaume pendant la captivité de son père en Angleterre, c'est lui également qui a chanté en duo avec Étienne Marcel. « Papa a épousé la Bonne. »

Faut-il le rappeler, Jean Le Bon n'était ni de Bayonne ni de Parme, mais plutôt proche des rillettes puisque né

au Mans. Restons un instant dans la viande de 1<sup>er</sup> choix. C'est pendant la bataille de Poitiers que Jean II Le Bon se rendit aux rosbifs. Chacun d'entre nous se souvient de son fils Philippe le Hardi âgé de 14 ans, qui au plus fort de la mêlée défendit son père avec courage, en criant cette phrase restée célèbre, que François Bayrou a reprise à son compte « Père gardez-vous à droite, Père gardez-vous à gauche ! »

Mais revenons à nos exécuteurs de la Haute Justice. Le peuple moins rompu aux exigences de la langue de bois et réfractaire aux titres ronflants, continua de l'appeler plus simplement borrel, puis bourrel, et enfin on ignore pourquoi, bourreau. Aujourd'hui, près de cinq mille familles portent ce nom.

Les siècles ont passé et l'inévitable érosion du sens des mots, confond aujourd'hui les criminels, avec ceux chargés de les punir, bourreau signifiant tout aussi bien meurtrier qu'exécuteur.

Chez nous, la peine de mort ayant disparu depuis 1981, seuls les premiers si j'ose dire, ont de beaux jours devant eux. Mieux encore, le sens figuré du nom l'acoquine à la séduction. Celui qui faisait trembler d'effroi jusque dans les chaumières, celui qui était maudit « *lui sa femelle et ses petits* » est devenu bourreau des cœurs ou plus hasardeux encore, bourreau de ces dames (*Je n'aime guère parler de moi-lol*) Pour ma part, je préfère lui rendre tout son sens, toute la responsabilité de son terrible office et de sa lourde tâche bref, son titre : « **Bourreau de travail** »

## Un ami royal

Comme les bourreaux n'avaient pas vocation à passer à la postérité, les origines de la famille Sanson restent floues. En

effet, et bien qu'au XVII<sup>e</sup> siècle, la plupart des exécuteurs savaient écrire à l'inverse de 80 % de la population, ils laissaient peu de traces. Après tout qui se souciait d'une lignée, d'une « *race* » comme l'a écrit Henri-Clément Sanson, vouée aux flammes de l'enfer ? Il n'est pas totalement exclu que les origines de la dynastie remontent au XI<sup>e</sup> siècle, à l'époque de Robert le Fort duc de Normandie et père du futur Guillaume le Conquérant mais cela ne va pas être facile à prouver.

On les voit également italiens, venus de Neustrie – *Sansoni* – par le testicule gauche d'un fabricant de valises d'où la « roupette de sansonite » devenue par un coup de bec magique ; roupie de sansonnet, mais je n'en donnerais pas ma tête à couper.

On sait en revanche que la famille Sanson a pris racine, et s'est établie dans l'échevinage du comté de Ponthieu, dans la région d'Abbeville. Un de ses membres aurait suivi Henri IV, le Roi guerrier, dans quelques-unes de ses campagnes jusqu'à la paix de Vervins, signée en 1598 avec Philippe II d'Espagne qui avait cédé de mauvaise grâce toutes les places fortes qu'il détenait encore en France. Son fils (*ou petit fils*) le premier du nom, incontestable celui-là, est Nicolas Sanson, qui fit son rot un jour de l'an de grâce 1600.

Admirateur de Copernic et de Galilée, Nicolas Sanson devint un astronome réputé et un géographe de renom. Ses études sur la rotation de la planète visant à démontrer que le royaume de France ne tournait ni plus vite ni mieux, mais dans le même sens et le même temps que le reste du monde, firent autorité et nous procurèrent bien du chagrin et beaucoup de désillusions. Après quatre siècles, on ne s'en est toujours pas remis.

Armand-Jean Duplessis, évêque de Luçon (*à 22 ans*) puis cardinal de Richelieu, subjugué par l'érudition de notre « astronome en culottes courtes », tint absolument à lui présenter

son maître, qui au lieu de travailler à son dur « *mestier de monarque* » usait ses hauts-de-chausses et sa santé avec ses compains, (*d'autres on dit ses mignons*) à retaper un rendez-vous de chasse branlouillant, situé dans des marais putrides et insalubres, qui empuantissaient depuis des lustres, les quelques mesures humides d'un patelin baptisé... *Versare* et qui deviendra Versailles. Ce jeune godeluroy de France, né le 27 septembre 1601 au château de Fontainebleau, un an après Nicolas Sanson, répondait à l'agréable prénom de Louis suivi du nombre 13 ; déjà la poisse.

Ce Louis, que l'Histoire a qualifié de « Juste » mais que certains historiens et autres écrivains n'ont guère ménagé, s'est vu affubler du titre de « *Maigre Jupiter à moustache pointue* » selon Michelet, de « *sombre et taciturne, borné et enchaîné à "l'Homme rouge"* » pour Alfred de Vigny sans s'appesantir sur Victor Hugo qui le voit « *chétif et débile* » et moins *encore sur Marcel du bistrot de la porte de Clignancourt avec son « C'est qui c'con là ? »*

Pourtant le p'tit Louis avait été un enfant gai, chahuteur et bouillant, comme presque tous les gosses que son Henri IV de père élevait lui-même entre guerres et paix, jouant parfois au « père fouettard » pour recadrer la marmaille. Un tableau célèbre le montrant en nounours à quatre pattes avec son fils, relègue John F. Kennedy au rang d'imitateur.

Devenu roi à son tour et comme ses lointains prédécesseurs Louis X le Hutin et Charles VI, Louis XIII a souffert de crises d'épilepsie et de troubles psychologiques récurrents. Austère comme tous les grands timides, il s'isolait. La moindre conversation devenait un véritable calvaire, pour peu qu'il eût plus d'une dizaine de mots à péniblement déglutir.

Il faut admettre qu'il avait vécu une adolescence plutôt pénible et ressenti quelques émotions dans son âge acnéique. Sa mère, la turbulente Marie de Médicis ne l'avait guère mé-

nagé. Elle fut même un moment soupçonnée d'être l'instigatrice de l'assassinat de son mari, alors que le futur Louis XIII qui adorait son père, avait neuf ans à peine.

Le 14 mai 1610, rue de la Ferronnerie à Paris, François Ravaillac, un doux dingue qui ne supportait plus la poule au pot chaque dimanche que Dieu faisait, avait profité d'un embouteillage qui ressemblait fort à un guet-apens pour estoquer le Vert Galant. C'était en réalité la dix-huitième tentative d'attentat contre le Roi, enfin réussie jubilèrent ses nombreux ennemis.

Qui avait un intérêt à se débarrasser d'Henri IV ? En tout cas certainement pas Ravaillac, ni la poule au pot la pôvre. Dans cette affaire il n'a été de toute évidence que le bras, le nervi, bref la dupe, mais la qualité des suspects a fait qu'on ne s'est pas trop bousculés pour obtenir un début de manifestation de la vérité. Jugez donc des commanditaires possibles.

Le premier, Albert de Habsbourg le patron des Pays-Bas espagnols, de l'Autriche et l'Espagne en avaient gros sur la kartoffen et la patate. Les Concini, la reine Marie de Médicis, les jésuites, Henriette d'Entragues une maîtresse séduite et abandonnée dont il a eu un fils, (*Gaston-Henri*) et pourquoi pas le duc d'Épernon, qui se trouvait assis près du Roi lors de l'attentat et qui connaissait Ravaillac ? « *Des preuves, il n'y en a que trop... ! Plût à Dieu que nous n'en vissions pas tant,* » déclara le premier président Achille de Harlay, en descendant de sa moto (?) mais il les garda pour lui.

Dès lors, le roitelet fut considéré comme la dernière roue du char de l'État, sur lequel plastronnaient Leonora Galigai et Concino Concini, florentins importés par la reine Marie et véritables chancres, arapédisés de part et d'autre du trône par la désormais régente de France et de Navarre.

Côté « zigounette », son mariage en novembre 1615 avec l'Infante « Anne d'Autriche », qui avait dit-on, la curieuse

manie de mettre sa tête dans un bac à sable, chaque fois qu'elle prenait peur, s'était soldé par un échec. Marié à quinze ans comme c'était l'usage, il avait des circonstances atténuantes et à sa décharge (*si j'ose dire*) lors de sa nuit de noces, ils n'étaient pas moins de cinquante voyeurs à commenter ses pâles entreprises copulatives. À moins d'un miracle, on imaginait mal une problématique descendance. Il n'en fallut guère plus pour que la rumeur lui prête des relations... masculines, enfin vous voyez ce que je veux dire... bref que Louis XIII était pédé comme un foc, et qu'il préférait au jeu de paume une bonne partie de pénis avec quatre balles. Certains historiens n'ont pas hésité à remettre en cause, la légitimité de son fils aîné le futur « Râ » Quatorze.

Toujours est-il que Louis et Nicolas sympathisèrent à un point tel qu'en 1638, lors de son entrée officielle dans Abbeville, le Roi de France alla visiter son doux ami Nicolas Sanson. Nanti d'un soutien aussi précieux, le géographe aurait dû faire une grande carrière, malheureusement, la mort en décida autrement. L'année suivante, monsieur et madame Sanson furent emportés par une épidémie de peste : Le Roi de France, tuberculeux comme c'est pas Dieu possible, leur surviva quatre ans.

## **Un amour déçu**

Les Sanson laissent deux orphelins de quinze et quatre ans, Jean-Baptiste né en 1624 et Charles en 1635. Les deux p'tits gars sont recueillis par un oncle, Pierre Brossier sieur de Limeux. Les deux p'tits gars c'est une façon de parler car à quinze ans, Jean-Baptiste est justiciable et peut encourir la peine de mort aussi bien qu'un adulte. Ah heureux temps !

Tonton Brossier prend en charge les deux frères, et les élève avec sa propre fille, une petite Colombe du même âge que Charles, sa mère, belle-sœur de Nicolas Sanson étant morte en couches. En ces temps de médecine tâtonnante, les femmes dépassaient rarement la quarantaine.

Mais les années aussi passent, et les enfants grandissent. Colombe et Charles ont vingt ans et ne se quittent plus. Ça flirte sec dans les champs de Longval, une terre que possèdent les Sanson dans la baie de Somme. L'amour et le vent soulèvent la robe de cotonnade de la toujours chaste Colombe, mais combien de temps vont durer les roucoulades avant que le loup ne s'y engouffre ?

Un soir, pendant le souper, la jeune fille, le feu aux joues ose interroger papa Brossier :

— Père ! Et pourquoi que je mariasserais pas cousin Charles, dont vous appréciez tant la présence sous notre toit ?

Un silence pesant s'établit dans la pièce sombre et humide. On eût entendu une mouche voler, si l'on n'était en janvier. Dieu merci la saison des frimas venue, les diptères disparaissent au profit de la compagnie tenace des siphonaptères, sans omettre de nombreux blattoptères sans cesse dérangés par les surmulots (*rattus norvegicus*) qui pullulent auprès des chats galeux et du chien couvert de tiques vivotant dans la mesure.

On perçoit régulièrement un bruit semblable à un évier qui se vide, provoqué par les aspirations porcines de Jean-Baptiste qui engouffre sa soupe, totalement étranger à ce qui se passe.

Ma fille répond enfin le Brossier personnage, qui vient juste d'extirper un demi-poireau coincé entre deux dents gâtées, avant d'engloutir une bolée de cidre\*, tout cela est bel et

---

\* Au 17ème siècle, toute la France produit du vin à l'exception de la Bretagne, la Normandie et la Picardie qui ont opté pour le cidre et sans modération.

bon, toustefois et j'en suis marri, pour mari j'ai déjà choisi pour toi. Ce sera donc ce grand dadois de Jean-Baptiste, employé chez un notaire au présidial d'Abbeville, que tu espousailleras.

Fermez le ban ! Les décisions du père ne souffrant aucune discussion, c'est donc l'aîné qui convole avec la blanche colombe au printemps de 1655.

En revanche, le pigeon, c'est Charles. Inconsolable, il s'enfuit la queue basse et les rémiges en berne pour s'aller réfugier chez une parente dans la bonne ville d'Amiens, là, le pitoyable amoureux penaud, traîne dans les auberges en buvant son chagrin.

En 1656, c'est décidé, il quitte le royaume, et part à Rochefort d'où il s'embarque pour Québec, comme garde du pavillon des vaisseaux de sa jeune majesté Louis XIV, histoire de changer de « Cartier. » Après quelques années d'exil chez nos futurs cousins d'Amérique, Charles Sanson débarque dans le port de Toulon.

Sans toutefois être tonton Cristobal, il est à l'aise dans ses souliers à boucles dorées et rapporte un pécule rondelet. Il sera le seul de la famille à avoir couru le vaste monde, la Nouvelle France, les Antilles et les Échelles du Levant (*les ports de la Méditerranée Orientale*).

À peine le pigeon voyageur a-t-il posé son barda qu'un autre pigeon arrive, avec un message celui-là. L'inquiétant placet est ainsi libellé : SOS... Sanson... mon Sanson est sans sous...

Qu'est-ce donc ? sourcille Charles... dame, c'est Colombe qui a l'air d'avoir laissé des plumes dans son mariage. Sanson demande un congé et laisse tout en rade (*évidemment*) Il prend la route d'Abbeville qu'il atteint en douze jours. Il faut

pour un tel trajet environ cinq semaines, le gaillard n'a guère cheminé.

Disons-le tout de go, les nouvelles ne sont pas bonnes. Tonton Brossier, le tuteur s'est tu *ad vitam æternam*, complètement ruiné suite à un mauvais procès. Il a même vendu la terre de Longval. Quant au frère, Jean-Baptiste il n'est pas beau à voir, c'est une loque, une épave, un étron mou. Accidentellement tombé de cheval, il s'est retrouvé paralysé. Mais l'infortuné n'en avait pas terminé avec la poisse, un soir qu'il était mal assis dans son fauteuil, il avait chu dans l'âtre où ronflait un bon feu. (*Double moralité : Bien mal assis ne profite jamais et si j'avais chu... etc.*) On avait relevé le malheureux Jean-Baptiste, la face cuite comme une côte de porc abandonnée sur le barbecue pendant les résultats du tirage, non pas de la cheminée mais de la loterie. Depuis cet acharnement du sort, il aurait pu à la rigueur profiter du paysage, mais la déveine semblait s'obstiner, il était devenu aveugle ou plus exactement non-voyant comme on dit maintenant, pour être dans le vocabulairement crétin mais correct. Un aveugle c'est mal, un non-voyant c'est mieux. C'est comme un borgne ouh que c'est vilain un borgne. Tiens je propose un « demi d'yeux » là ça en jette, un sacré clin d'œil céleste et perpétuel.

— Coucou ! Jean-Baptiste, c'est moi ton frerot du Canada !

— Ne vous fatiguez pas aimable Charlounet, il est sourd, lui répond une voix lasse.

Sanson se retourne... Il lui est difficile de reconnaître dans cette femme pâle et sans saveur, chiffonnée d'oripeaux, la jeune fille rayonnante qu'il a laissée. Elle n'a pourtant pas vingt-cinq ans. Visiblement le ménage bat de l'aile, ils sont complètement fauchés et ne touchent même pas le RMI (*Re-*

*venu Minimum des Infirmes*). Que peut faire Charles sinon porter secours à sa belle-sœur ?

Il ne faudrait pas trop la pousser pour qu'elle vienne s'appuyer sur l'épaule rassurante du jeune homme, mais celui-ci en bon catholique, fait un nœud à Cupidon et part s'établir à Dieppe où il achète une lieutenance au régiment du marquis de la Boissière. Enfin un mauvais soir, Jean-Baptiste rend son souper et dans la foulée son âme à Dieu. Pieusement, son épouse pas fâchée d'en avoir terminé avec son légume, ferme bien inutilement les yeux du non voyant et commence son deuil.

C'est le moment que choisissent les huissiers pour fondre sur la maison vétuste tels des « carognards ». Affolée, l'infortunée veuve mais néanmoins endettée, s'enfuit à travers champs, poursuivie par les rapaces du royaume, prêts à lui faire les poches. Charles, qui veillait non loin de là, lance son cheval qu'il a baptisé étrangement Sarky et enlève la jeune femme au bec des faucons de Mazarin. Après avoir distancé définitivement les rapetous qui se sont étalés dans les champs de betteraves, empêtrés dans leur robe, Charles, qui veut aller loin, ménage sa monture en la mettant au pas.

## **Bourreau par amour**

Sagement le couple chemine au bord d'une falaise, Colombe en amazone se lovant étroitement contre la poitrine de son cavalier. Un tantinet dolente, la Colombe, m'est avis qu'elle ne portera pas très longtemps le ruban noir.

— Mon Dieu ! Que vais-je devenir, gazouille-t-elle, se serrant un peu plus contre le poitrail mygalien, justement un poil gêné de Charles le marin buriné ?

— Ma sœur, nous allons aviser. Pour l'heure il nous faut trouver un endroit où gîter la nuit prochaine, l'orage menace et il commence à pleuvoir.

Colombe vexée, se renfrogne et boude. Maintenant que son mari est dans le trou, elle a d'autres vues sur son « beau-frère » et le nom de sœur a du mal à passer. C'est alors qu'un craquement sinistre déchire les nues. D'un coup la foudre s'abat à trois sabots de Sarky, lequel effrayé se cabre et disparaît dans le vide avec ses deux cavaliers. Rideau !

Une dizaine de mètres plus bas, il y a du dégât. Pour Colombe, coincée sous le cadavre du misérable équilibré plus mort que décédé, il n'y a plus rien à faire. Elle aura été veuve et remise sur le marché une demi-journée.

Charles Sanson ouvre les yeux sur un visage de jeune fille qui l'observe, assise près de son lit. Un lit, mais foutre-dieu où a-t-il atterri ?

Son regard s'accoutume à la pénombre. Il est bien allongé sur une couche et devine confusément les contours d'une pièce. Mais alors, Colombe ? Sarky ? Que s'est-t-il passé ?

Derrière la fille, prend forme un genre de colosse au crâne chauve. L'a pas l'air engageant le yeti mais c'est d'une voix bienveillante qu'il dit :

— Bienvenue sous notre toit, gentil blessé. Ma fille Marguerite vous remettra à neuf bien vite et maintenant, après moult tracas prenez du repos.

Là-dessus, le couperosé gidouillard sort, suivi d'un valet bedonnant, qui s'était jusque-là dissimulé dans un coin obscur de la pièce.

Au bout de quelques jours, Sanson va mieux, sa fracture de la langue étant réduite, il peut mâchonner trois mots ou tout au moins essayer.

— Où chuis-je ? ânonne-t-il à Marguerite, qui guide ses premiers pas hésitants autour de la maison isolée.

— Vous êtes au Clos-Mauduit gentil Charlounet, notre chaumière que nous vivons dedans avec mon aimable père !

— Oooh ! oulce Arguerite ! Cohent pouhais-je ous emerchier de tous vos mienfaits, tente d'articuler Sanson qui en profite pour flatter de sa paume l'accorte croupe de son obligée, car le convalescent récupère vite et la belle semble être une marguerite, qu'il effeuillerait bien volontiers.

— En prenant vos cliques et vos claques et en partant d'ici sur l'heure, tonitrué l'irascible papounet, jaillissant fort courroucé d'une porte de grange.

— Ah ! Cher chauveur, vous étiez onc là, hoyez méni, s'entend bredouiller ce faux-cul de Sanson, ujtement je pensais partir après vêpres pour vaquer à mes affaires, merci encore de otre hochpitalité je bars à l'inchtant. À revoir meuchieux, à revoir oulce arguerite !

Et il se retire piteux...

Il se retire c'est vite dit, car le jeune Sanson, profitant des absences répétées du père, avait séduit son hôtesse et les deux amants étaient épris. Charles aurait bien demandé la main de Marguerite à l'aut' Cro-Magnon, mais le vieux n'avait pas l'air commode. En outre, chaque fois qu'il avait parlé mariage à sa belle, la coquine, telle une anguille, s'était souplement défilée.

Deux mois passent... l'éconduit persiste à voir en cachette, sa bien-aimée. Le Clos-Mauduit est situé en rase campagne, au nord de la ville très catholique de Rouen, célèbre depuis 1431 pour sa Place du marché et ses grillades à l'anglaise.

Charles, installé à Dieppe n'est qu'à une demi-journée de cheval mais malgré toutes les précautions que l'on prend, surtout dans ces coins perdus, tout se sait. Un jour qu'il approche de la maison, il entend sa belle crier et sangloter. Croyant qu'un larron lui fait un mauvais parti, Charles pique

des deux, descend en voltige et enfonce la porte d'un coup d'épaulé, pour se trouver nez à nez face au père de Marguerite, qui entreprend de torturer sa fille afin de lui faire avouer le nom de l'infâme scélérat qui l'a déshonorée.

— C'est moi le coupable, balbutie Sanson qui n'en mène pas large à la vue de l'outillage qu'utilise l'écarlate géniteur... Ah monsieur, ne faites point de mal à la pauvre Margotte, elle et moi voulons nous espousailler car nous nous aimassouillons !

Ahuri, l'homme abaisse la lourde épée qu'il brandissoit dessus la teste de sa descendance impie et aboie :

— Maraude ! Savez-vous bien, qui donc que je suis moi-même ?

— Ah ! bah non ! dame, nous n'avons pas été présentés, moi c'est Charles Sanson de Longval. Enchanté de vous connaître monsieur... Monsieur ? ? ?

— Pierre Jouenne éructe le sanguin reproducteur.

Dans le silence qui suit, on entendrait une plume d'oie chuter lourdement sur le sol... Charles, comprenant enfin (*c'est pas un rapide*) à qui il a à faire vire du rouge tomate au blanc navet. Bravo, tout s'éclaire... le Clos-Mauduit isolé du voisinage, les absences répétées du père, la résistance de Marguerite aux projets de mariage... Pierre Jouenne. Bon sang mais c'est bien sûr, exécuter des œuvres de Haute Justice pour les tribunaux de Rouen de Dieppe et de la Vicomté... Encore bravo mon gaillard, tu t'es mis dans de beaux draps, mais Charles s'entend répondre :

— Monsieur, Je viens à genoux vous implorer de me donner la main de votre fille que je veux ennobler céans !

— Jeune homme, répond le père Jouenne, un peu calmé et pour tout dire attendri, ça va pas la tête ? Ignorez-vous qu'espouser la fille d'un bourrel, c'est espouser l'infamie, c'est être monstré du doigt et banni par tous ? Qu'onques ne

pourrez exercer austre mestier qu'icelui ? Malheureux, le sachez-vous bien t-il ?

— Rien à foustre joli papa, répond imprudemment le transi Sanson, j'espouse tout de même.

C'est ainsi qu'en mai 1675, par son union avec Marguerite Jouenne, Charles Sanson, premier du nom, signe une alliance définitive avec l'une des plus grandes familles d'exécuteurs de notre doux royaume.



## Charles Sanson 1<sup>er</sup> (1635-1707)

Les débuts sur scène du jeune marié comme valet d'échafaud, (*il a tout de même 40 ans*) sont assez peu encourageants. Un jour que Place du Marché à Rouen, le père Jouenne s'apprête à rouer un condamné dénommé Martin Eslau, au moment d'asséner le premier coup, il se ravise et tend à son gendre la lourde barre de fer.

— Tiens Charles va'z'y donc, fais-toi la main monsieur est d'accord. Hein que t'es d'accord demande-t-il au pauvre Martin saucissonné sur la croix qui n'en peut mais ?

Les aides qui arrangent le bûcher sur lequel se consumera la dépouille du roué, se marrent en se poussant du coude... Charles, pâle comme un suaire, se saisit timidement de l'outil, se met en position comme on lui a appris pendant les répétées... À la une... À la deux... À la trois et vlan ! Il tombe dans les pommes. Il faut l'évacuer séance tenante sous les rires de la foule et peut-être bien du condamné lui-même. Après un apprentissage délicat et quelques années de pratique, Charles Sanson étrangle, rompt, pend, tenaille, brûle et décapite comme vous et moi.

Comble de bonheur, en l'an de grâce 1681 Marguerite Sanson lui donne un fils. On peut penser qu'en six années de mariage, elle a dû en perdre en route, en tout cas la lignée est désormais assurée. Mais la famille aimerait bien changer d'air, à une époque où les braves gens ne s'éloignaient guère du clocher de leur village, Charles était un vrai globe-trotter et puis, la Normandie, ses vaches rouges, blanches et noires